

LE COLLECTIF OR NORMES PRESENTE

LA
MALADIE
DE LA
MORT MARGUERITE
DURAS

REVUE DE PRESSE
AVIGNON 2012



SOMMAIRE



(...) Un texte si beau qu'il semble que personne ne puisse être à même de le mettre en scène.

Pari plus que réussi ici. On ne saurait imaginer décor plus propice et plus anachronique tout à la fois, à cette tragédie atemporelle : celle de la passion (...) Une pièce plus que bouleversante. Un rêve.

Un chef d'œuvre.

LA PROVENCE,

suite Page 3

COUP DE COEUR ♥

(...) Bercés par la petite musique durassienne, rendue à la perfection par la lecture qu'en fait Bertrand Farge (...)

Le collectif "Or normes" nous donne ici à voir un spectacle d'une fulgurante beauté, transcendant cet étonnant huis-clos, danse claustrophobe entre des personnages en quête d'authenticité.

Les musiques électroniques envoûtantes, la scénographie superbe et la beauté de Lydie O'Krongley tout nous enchante et nous émeut (...)

REG'ARTS,

suite Page 6

INCONTOURNABLES

Tout d'abord, il y a l'écoute d'un beau texte, qui se lit, se vit, se récite par Bertrand Farge. Puis le visuel avec la beauté envoûtante de Lydie O'Krongley et enfin la musique électro, les moyens multimédias, les images qui collent merveilleusement à la chorégraphie (...)

LE DAUPHINE, VAUCLUSE

suite Page 9

DURAS PLEIN LA VUE

Le Théâtre Girasole offre une programmation audacieuse et d'un haut niveau d'exigence, Christelle Derré y propose une forme de spectacle total : « la Maladie de la mort ».

Un spectacle abouti, très beau esthétiquement. Christelle Derré a le sens des images qui portent : après la robe qui n'en finit pas de tomber, un crescendo nous conduit à un final somptueux (...)

LES TROIS COUPS,

suite Page 4

LA VIE RONGEE, LA MORT REVEE

(...) Comme le nouveau roman aimait à le faire, le texte de Duras s'égrène au conditionnel. Celui du narrateur parlant à un personnage qu'il finit par devenir. C'est que le doute est ici permanent quant à la réalité de ce qui est proféré, joué, montré. À aucun moment, il ne sera évident que le couple qui évolue sur le plateau existe, a existé, existera.(...)

RUE DU THEATRE,

suite Page 7

LA MORT EST UNE LONGUE MALADIE

(...) Deux temporalités se jouent sous nos yeux, celle de l'homme (Bertrand Farge, à la diction parfaite), qui restitue son expérience en la lisant, celle de la femme (Lydie O'Krongley, vêtue d'une robe blanche largement ouverte sur son dos nu) dans la chambre d'hôtel (...). Un spectacle conjugué au temps de l'ubiquité.

L'HUMANITE,

suite Page 10



La Provence

Par Agathe Vidya

Paru le 11/07/2012

La maladie de la mort ♥♥♥♥

La maladie de la mort est sans conteste l'un des plus beaux textes de Marguerite Duras. Un texte si beau qu'il semble que personne ne puisse être à même de le mettre en scène. Pari plus que réussi ici. On ne saurait imaginer décor plus propice et plus anachronique tout à la fois, à cette tragédie atemporelle : celle de la passion. Marguerite Duras est la maîtresse incontestable de ce mal qu'est la passion, elle la manie avec art et avec la pureté de l'érotisme sincère.

LA femme chez Duras est une nymphe, et dans La maladie de la mort Lydie O'Krongley est plus encore qu'une nymphe, elle est divine. La comédienne, d'une beauté hors norme, ondule son corps au grès des vagues, un corps fragile, un corps nu, insouciant, insolent. Tantôt drapée de sa robe faussement pudique, tantôt sirène sortie des eaux. Elle hypnotise par tant de perfection, le texte autour d'elle n'en est que magnifié.

Lui, dans son costume noir, la voix lisse gravite aussi autour d'elle. De loin, comme pour ne pas se laisser happer par tant de désir. La maladie de la mort est en marche, elle le gagne pore après pore et c'est ELLE qui le décrète. Le décor froid est transcendé par des lumières et des projections, de grande qualité. Des musiciens à la pointe qui utilisent tambours, piano et synthé pour annoncer le règne de la mort. Une musique électro envoûtante, déroutante parfois, en adéquation parfaite avec la lecture à voix haute du texte. Une pièce plus que bouleversante. Un rêve
Un chef d'œuvre.

Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

« Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. »

Les Trois Coups
Par Fabrice Chêne
Paru le 18/07/12

Duras plein la vue

Le Théâtre Girasole, pour sa troisième année d'existence, offre une programmation audacieuse et d'un haut niveau d'exigence. Parmi plusieurs créations intéressantes, Christelle Derré propose une forme de spectacle total : « la Maladie de la mort », l'histoire d'un homme qui ne sait pas aimer et qui paye une jeune femme pour des relations tarifées, exigeant d'elle disponibilité et soumission.

La Maladie de la mort a été publiée par Marguerite Duras au tout début des années 1980, peu avant l'Amant. On y trouve un condensé des thèmes durassiens : la perte du désir, l'impossibilité d'aimer, la femme inaccessible et idéalisée ou au contraire rabaissée et prostituée, l'union charnelle comme impossible quête d'absolu. Récit ? Théâtre ? Lors de sa parution, l'œuvre ne portait aucune indication de genre. Ce texte bref, dense, dérangeant par sa radicalité, a déjà donné lieu à des adaptations pour la scène, et non des moindres, puisque Bob Wilson l'a monté avec Lucinda Child en 1997. Dans un esprit très différent, Fanny Ardant en a donné une version plus récemment, en 2006.

La voix qui se fait entendre est celle d'un narrateur qui parle à la deuxième personne (« Vous devriez ne pas la connaître, l'avoir trouvée partout à la fois... »). L'homme dont on lit l'histoire n'est jamais nommé dans le texte et, contrairement au narrateur, il n'apparaîtra pas sur le plateau. À cet égard, le dispositif conçu par Christelle Derré est assez fidèle aux indications que Duras a placées à la fin de son livre, en vue d'une possible mise en scène : « La jeune femme des nuits payées devrait être couchée sur des draps blancs au milieu de la scène. Elle pourrait être nue. Autour d'elle, un homme marcherait en racontant l'histoire... ».

suite >>>

Une partition chorégraphique élaborée

Conformément au souhait de l'auteur encore, le texte, à l'exception des rares phrases prononcées par le personnage féminin, est lu. La voix de Bertrand Farge, qui tient le rôle du narrateur, est amplifiée, procédé qui crée un curieux effet de distance. Il y a lui, que l'on écoute, et elle, que l'on regarde. Elle, c'est Lydie O'Krongley, évoluant dans un espace séparé du public par des rideaux de plastique transparents (sur lesquels seront projetées des images vidéo). La metteuse en scène, sous la houlette d'Odile Azagury, lui fait jouer une partition chorégraphique élaborée : gestuelle parfois très lente, à la fois poétique et sensuelle, d'autres fois très intense, comme dans les scènes d'amour où elle semble se battre avec sa robe. Cette robe blanche grande ouverte, qui ne la couvre que pour mieux la dévoiler, semble perpétuellement glisser, couler le long de son corps, révélant une plastique de rêve.

David Couturier à la musique et Martin Rossi pour les nombreux effets visuels – tous deux présents sur le plateau – participent aussi à un projet qui accorde une grande place à la technologie. Tout cela donne un spectacle abouti, très beau esthétiquement. Christelle Derré a le sens des images qui portent : après la robe qui n'en finit pas de tomber, un crescendo nous conduit à un final somptueux, l'actrice s'enveloppant d'un immense voile argenté suggérant le mouvement ininterrompu de la mer. D'autres procédés – certaines images vidéo notamment – paraissent au contraire un peu gratuits. Et l'on en vient parfois à regretter l'omniprésence de la musique et des bruitages, certes discrets, mais qui estompent un peu la force du texte (Duras préconisait d'ailleurs l'absence de musique).

L'obsession de voir

Christelle Derré nous en met plein la vue, à tous les sens du terme. Du texte, c'est surtout cela qu'elle retient, qui lui semble rejoindre une préoccupation d'aujourd'hui : l'obsession (et l'impossibilité) de « voir » l'autre : « Vous voudriez tout voir d'une femme, cela autant que puisse se faire. Vous ne voyez pas que cela vous est impossible. ». Choix assumé au delà même du moment et du lieu de la représentation, puisque le spectateur est invité à vivre ou revivre l'expérience sur Internet dans une chambre de motel virtuelle (voir ci dessous) ! Lecture cohérente, tant la thématique du regard traverse toute l'œuvre. Pas sûr cependant que le multimédia soit la meilleure façon de saisir le tourment du personnage masculin, fasciné par le mystère de la présence de cette femme dans sa chambre, de ce corps nu, là, devant lui, soumis et pourtant toujours lointain. Ce qui fait défaut au spectacle, en même temps que des plages de silence, c'est justement ce que le théâtre perd inévitablement en se risquant sur Internet : une certaine forme d'intimité. ¶

Reg'Arts

Le magazine du spectacle vivant

REG'ARTS

Par Nicole Bourbon

Paru le 18/07/12

Rarement un texte de Marguerite Duras aura été si bien mis en valeur dans un spectacle.

Bercés par la petite musique durassienne, rendue à la perfection par la lecture qu'en fait Bertrand Farge, le rythme si particulier de l'écrivain, ses redites, ses phrases courtes, le ton neutre et dépouillé de son écriture si abstraite, auxquels correspondent parfaitement les mouvements et déplacements lents des comédiens, nous suivons, subjugués, cette histoire d'un homme qui n'aime pas les femmes, et qui en paie une pour s'allonger nue la nuit, soumise à ses désirs. Son incapacité d'aimer c'est cela la maladie de la Mort.

Le collectif "Or normes" nous donne ici à voir un spectacle d'une fulgurante beauté, transcendant cet étonnant huis-clos, danse claustrophobe entre des personnages en quête d'authenticité, de communication humaine impossible, jeux de pouvoir aussi entre deux êtres qui ne font presque rien, au rythme lent et régulier de la mer.

Les musiques électroniques envoutantes, la scénographie superbe et la beauté de Lydie O'Krongley tout nous enchante et nous émeut et nous regardons ces deux êtres se côtoyer, tenter de se rejoindre, se séparer encore, sans voyeurisme aucun.

Ils sont « seuls l'un avec l'autre », dans des scènes d'un esthétisme époustouflant, lente danse de la jeune femme nue ou drapée dans une bâche, projections vidéos surprenantes.

Un matin, la jeune femme a disparu, nous laissant avec cette conclusion d'un pessimisme terrible :

« L'amour, vous avez pu [le] vivre de la seule façon qui puisse se faire pour vous, en le perdant avant qu'il ne soit advenu ».

RUEDUTHEATRE

Par Michel Voiturier

Paru le 22 juillet 2012

La vie rongée, la mort rêvée

Un homme. Une femme. Une chambre d'hôtel. Une présence hypothétique pour une relation sexuellement ambiguë. Entre fantasma et réalité, entre êtres de chair et créatures virtuelles.

Comme le nouveau roman aimait à le faire, le texte de Duras s'égrène au conditionnel. Celui du narrateur parlant à un personnage qu'il finit par devenir. C'est que le doute est ici permanent quant à la réalité de ce qui est proféré, joué, montré. À aucun moment, il ne sera évident que le couple qui évolue sur le plateau existe, a existé, existera.

Lui a passé contrat avec une jeune fille. Elle devra le retrouver chaque soir dans une chambre d'hôtel. Elle lui sera soumise, quoi qu'il lui demande. Situation propre à nombre de récits érotiques célèbres.

Le traitement accordé à la prose de Duras par Christelle Derré est particulier. Il s'articule autour du mystère qui hante cette histoire. La pénombre est permanente. Le comédien lecteur se promène en déchiffrant les mots qu'il prononce.

La femme est une présence charnelle. Elle traverse l'espace en silhouette blanche, sorte d'Ophélie évanescence. Une fois nue, elle correspondra au récit non pas par le biais d'actes concrets illustratifs mais par un travail chorégraphique donnant une dimension plastique épurée à la sensualité et à la sexualité qu'elle symbolise.

suite >>>

Entre absence et présence.

Alentour, des ombres vivantes produisent des musiques, des images qui se projettent, une vision filmée de ce qui se déroule. Habillées de noir, elles apparaissent comme la démultiplication de l'homme : son regard, son ouïe, son anonymat. Visualisation du désir de percevoir tout ce qui se passe à l'intérieur d'une femme dont seul l'extérieur est visible.

Les échanges verbaux entre les deux occupants de la chambre sont concis. Ils mettent à jour, peu à peu, la motivation du narrateur. Il n'a jamais aimé (sentimentalement ? physiquement ?) une femme. Il tente de percer l'énigme de cet état regrettable.

Elle, elle est passive, réceptive. Mais elle est aussi la part lucide de l'être humain, celle qui analyse les événements de l'existence, diagnostique. Elle apprend donc à son partenaire qu'elle perçoit en lui la progression de la maladie de la mort qui finira par l'emporter.

Ainsi évolue l'histoire. Jusqu'à la velléité du maître à avoir envie de tuer sa maîtresse. Jusqu'à sa propre agonie à même le sol. Et peut-être sa résurrection. Ou son réveil après un cauchemar. Ou... Car rien n'est sûr et le virtuel des images électroniques fantomatiquement présentes vient accentuer le balancement entre le réel et l'imaginaire, le vécu et le fantasme.

LE DAUPHINE, VAUCLUSE.

Par Joëlline REGNE

Paru le 26/07/2012

Les incontournables du Off 2012

Le texte est tout simplement magnifique, celui de Marguerite Duras, et la mise en scène comme la musique le subliment. Le spectacle "La maladie de la mort" se ressent, se diffuse, subjugué les spectateurs.

Tout d'abord, il y a l'écoute d'un beau texte, qui se lit, se vit, se récite par Bertrand Farge. Puis le visuel avec la beauté envoûtante de Lydie O'Krongley et enfin la musique électro, les moyens multimédias, les images qui collent merveilleusement à la chorégraphie de Christelle Derré.

Une rencontre entre deux êtres, lui qui se raconte, elle qui se donne ou plutôt qui se vend. Une chambre d'hôtel, la mer, et la vie et la mort qui se côtoient. Un dialogue en huis clos, en clair-obscur, en finesse ou en tempête qui se révèle en mouvement tout autour de la scène, en musique, en silence...

Des jours et des nuits qui passent, des corps qui se retrouvent, des pensées inavouées et au milieu de tout cela la maladie de la mort qui se développe.

Un spectacle à découvrir.



L'HUMANITE

Par Muriel Steinmetz

Paru le 24/07/12

La mort est une longue maladie

Le Collectif Or Normes, en résidence de création au Théâtre Girasole, présente la Maladie de la mort, librement adaptée du texte de Marguerite Duras. Dans une chambre d'hôtel, face à l'océan, un homme paie une femme pour pleurer, respirer, s'endormir contre ou en elle pendant une semaine. Deux temporalités se jouent sous nos yeux, celle de l'homme (Bertrand Farge, à la diction parfaite), qui restitue son expérience en la lisant, celle de la femme (Lydie O'Krongley, vêtue d'une robe blanche largement ouverte sur son dos nu) dans la chambre d'hôtel. Les deux comédiens sont plongés dans la pénombre. Un vidéaste (Martin Rossi) filme la scène dont les images sont restituées en direct sur scène et sur Internet, puis rendues accessibles via Facebook et Tweeter. Un spectacle conjugué au temps de l'ubiquité.